

## **AVERTISSEMENT**

**Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>**

**Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits. Cela peut être la SACD pour la France, la SABAM pour la Belgique, la SSA pour la Suisse, la SACD Canada pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.**

**Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.**

**Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.**

**Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.**

**Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.**

**Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.**

# Monsieur Labatu n'en peut plus

Comédie  
Jean-Marie TOURNIER

## Personnages

1. Alphonse LABATU      chef d'entreprise
2. Sonia LABATU        sa femme
3. CRISPIN                valet des Labatu
4. Solène DUPARLOIR    psychiatre
5. Tamara BOHÈME      amie de Mme Labatu
6. B.Inès PÉREZ        voisine de Mme Labatu
7. BILLARD                croque-mort

## Scène 1

**M. LABATU**

*À jardin, un paravent, un guéridon avec verres et bouteilles.*

*Au centre un canapé, une table d'appoint à tiroir accolée au canapé côté jardin.*

*À cour un bureau sur lequel se trouve une lampe de bureau, des cahiers, des papiers divers, des crayons, etc. Lumière (faible) côté cour seulement. M. Labatu en pyjama vient s'installer à son bureau d'un air très las. Il ouvre un livre de compte et lit...*

**M. Labatu** (*entre à jardin*) : Trois et deux : cinq ; et cinq : dix ; et dix : vingt. Cinquante et dix : soixante ; et vingt : quatre-vingt. Cent plus cent plus cent : trois cents. Trois cents quatre vingts millions de chiffre d'affaires. Bien. De ce côté-là, ça va à peu près...

Ensuite : quatre et deux : six ; et huit : quatorze ; soixante et quatorze : soixante-quatorze. Soixante-quatorze millions de bénéfice. C'est un peu décevant. C'est mieux que l'an passé, mais on peut faire encore mieux... Soixante-quatorze millions de bénéfice, c'est noté...

Là-dessus (*il fait la grimace*) : un et un deux, et deux : quatre. Et quatre : huit. Huit et trois onze. Quatre-vingt et onze : quatre-vingt-onze. Quatre-vingt-onze et deux cents : ça fait deux-cent-quatre-vingt-onze. Deux-cent-quatre-vingt-onze mille euros pour la première tranche. Là je trouve que c'est un peu exagéré.

Bon, mais la deuxième tranche c'est pire, c'est presque le double, oui c'est ça : trois et trois six. Et six douze. Cinquante et dix : soixante. Et douze : soixante-douze. Et six cents qui nous font six-cent-soixante-douze mille euros pour la deuxième tranche ! Six-cents-soixante-douze mille euros !!

Total : six-cent-soixante-douze mille euros + deux-cent-quatre-vingt-onze mille euros, ça nous fait... neuf-cent-soixante-trois-mille euros d'impôts !

Un million d'impôts !! C'est de l'assassinat ! J'en ai marre, mais marre... Sans ce million d'impôts, je faisais soixante-quinze millions de bénéfice... Je ne sais pas si on se rend compte...

## Scène 2

**M. LABATU, CRISPIN**

**M. Labatu** : Je vais en parler au prochain conseil d'administration. On va automatiser encore plus la chaîne de production de pain d'épices, et virer un peu de personnel... Non, on va les pousser gentiment à dégager, ça on sait faire... ça coûte moins cher.

Pfff.... Je suis fatigué, mais fatigué...

*Crispin entre discrètement, à cour*

Ah ! tu es là...

**Crispin :** Ce n'est pas bien, monsieur ; vous vous rendez malade. Vous ne pensez qu'à vos pains d'épice et à vos millions. Et il est déjà bien tard. Il faut vous reposer. Vous finirez par dépérir... Même votre chat prend la vie du bon côté : il batifole dans la cour... Mais vous...

**M. Labatu :** Que veux-tu, mon cher Crispin, les gens n'imaginent pas la vie d'un chef d'entreprise... Ils ne voient que les voitures de luxe, les appartements somptueux, les réceptions fastueuses avec caviar et champagne. Mais le travail, les responsabilités, qui en parle ?... Les décalages horaires, le jetlag, chaque fois qu'on prend l'avion... Et personne pour nous plaindre... Personne... Et il faut tenir le coup, tout le temps, toujours. Tu crois que c'est facile de construire une fortune comme la mienne ? de gérer une fortune comme la mienne ?

**Crispin :** Non, monsieur, ce ne doit pas être facile... Mais voilà quatre mois que vous n'êtes pas allé au théâtre ou au cinéma. Vous ne visitez plus de musée, vous ne vous offrez plus d'escapade ni au Maroc ni à l'île Maurice comme autrefois. En dehors de vos conseils d'administration, vous restez enfermé ici toute la sainte journée comme dans un couvent.

**M. Labatu :** Je sais, je sais... J'ai perdu l'énergie qui faisait ma force et ma jeunesse. Et pourtant je sens qu'il me reste beaucoup de choses à faire... J'ai encore des projets, Crispin... Je veux inonder le monde entier de pain d'épices...

**Crispin :** Vous avez sans doute raison, mais vous ne voulez recevoir personne. Nous vivons comme des rats, si vous me permettez... Regardez mes vêtements : ils sont usés, fripés, et troués par endroits...

**M. Labatu :** Oui, tu es à mon service depuis combien de temps déjà ?

**Crispin :** Dix-huit ans, monsieur.

**M. Labatu :** Dix-huit ans ... Et j'ai vendu combien de pains d'épices pendant tout ce temps? Au début, évidemment, - tu n'étais pas encore à mon service - j'en vendais beaucoup moins qu'aujourd'hui. Il a fallu convaincre les clients et éliminer les concurrents. Il a fallu sans arrêt trouver de nouvelles recettes toujours plus épicées pour s'adapter aux goûts de la clientèle. Mais mon coup de génie, ça a été de trouver le nom et le slogan qui m'ont fait connaître... Tu te souviens ? Pain d'épices Vercel, plaisir universel...

**Crispin :** Oui, je me souviens... C'est pour le lancement de cette campagne de publicité que vous m'aviez acheté ce costume...

**M. Labatu :** Je ne sais pas pourquoi, je trouvais que Vercel ça sonnait bien pour un pain d'épices. C'était le nom du village de mon enfance. Rien que d'y penser, je revois les collines verdoyantes où paissaient çà et là quelques moutons paisibles ; je revois l'humble tonnelle de vigne folle avec les chaises de rotin, j'entends le murmure argentin du ruisseau sur la mousse, les grelots des troupeaux qui palpitent vaguement dans le

silence des nuits d'été ; l'odeur sucrée des confitures et des pâtes de fruits me monte à la tête, avec la cannelle, le gingembre, la badiane, la coriandre, et toutes les épices... Rien qu'à parler d'elles j'aimerais que leur saveur m'emplisse la bouche au moment de tout finir et que j'emporte avec moi toutes ces exquis voluptés...

*(un temps)*

Pain d'épices Vercel, plaisir universel... Et ça a marché... Les gens sont faibles, il suffit de les flatter. "Que vous êtes joli, que vous me semblez beau..." Leur promettre du plaisir... comme une carotte au nez d'un âne...

Il y a eu ensuite : Pain d'épices Vercel, la santé au naturel... Pour séduire les écolos... Tu parles ! Bourré de colorants, d'additifs chimiques... Ce qui est naturel, c'est surtout d'appâter le client, de le prendre pour un imbécile. Le client adore qu'on le prenne pour un imbécile !...

Et celui-là : Pain d'épices Vercel, le pain d'épices de tous les vices...

J'ai vu avec quelle joie mes concurrents couler les uns après les autres. Plouf par ci... plouf par là... Au secours, je me noie !... Ah ! ah ! la bonne blague !... J'avais vraiment le vice du pain d'épices...

*(un temps)*

Mais j'ai vieilli...

**Crispin:** Oui, monsieur; mon costume aussi...

**M. Labatu :** Mes employés sont devenus hargneux, vindicatifs. Ils veulent toujours travailler moins et gagner plus, ils veulent toujours plus de congés... Mais qui c'est qui leur a donné du travail ? C'est moi, non ? Une bande d'ingrats et de fainéants...

Et les clients, toujours plus délicats, toujours plus méfiants, qui demandent sans arrêt des explications, des précisions, qui critiquent, qui contestent...

Toi au moins, mon cher Crispin, tu ne demandes jamais rien...

**Crispin:** C'est à dire que je... je pensais que justement...

**M. Labatu:** Et pour couronner le tout, ma femme et ses trois filles ! Quatre démons qui me persécutent à journée continue, qui ne pensent qu'à rire, faire du bruit, s'amuser et dépenser mon argent... Ah ! Je suis bien loti ! Si c'est là les joies du mariage et de la paternité...

**Crispin :** Ne dites pas de bêtises. Vos trois filles sont parties depuis bien longtemps et ne viennent vous voir que pour vous demander de l'argent. Quant à votre femme, elle au moins elle sait prendre du plaisir... Ce soir par exemple...

**M. Labatu :** N'empêche : si je venais à mourir, ils seraient bien embêtés. Tous. Ah ! je voudrais bien voir leur tête si je mourais... Ce serait bien fait pour eux...

**Crispin:** Et mes gages, monsieur, qui me paierait mes gages? Non, monsieur ! Vous n'y pensez pas !

**M. Labatu** : L'autre jour, Mme Bohème me dit : "Mais pourquoi que vous êtes toujours aussi tant morose, M. Labatu ? On dirait que vous en voulez à tout le monde entier." Elle ferait bien d'apprendre à parler, celle-là...

Morose !...

Ah! elle porte bien son nom, Mme Bohème... une vraie bohémienne, toujours habillée avec des ... des n'importe quoi tout bariolés. Un vrai chapiteau de cirque... Je n'ose pas imaginer combien ça coûte, des oripeaux pareils... Parce que plus c'est moche, plus c'est cher... J'espère qu'elle a un mari qui gagne mieux sa vie que moi...

Eh bien oui, je suis "morose", Mme Bohème !

### **Scène 3**

**M. LABATU**

*On entend une porte qui claque.*

**M. Labatu** : Tiens, justement, voilà le pompon qui revient de son concert... Je vérifie les comptes, moi, pendant que le pompon s'amuse... Je suis fatigué... (*un temps*) Oui, ma femme, c'est le pompon ! Comme si je n'avais pas assez d'ennuis avec mes pains d'épices.

Allez, Crispin, laisse-moi...

*Crispin sort à cour.*

Et qu'est-ce que je peux faire maintenant ?... (*un temps; ton désespéré*) Qu'est-ce que je peux faire ? Me taper la tête contre les murs ? Me jeter par la fenêtre ?

*M. Labatu ferme son cahier de compte. Éteint la lampe de son bureau. Sort un pistolet d'un coffret sur le bureau, se place au centre de la scène et se fige, pistolet sur la tempe. Puis va le déposer dans le tiroir de la table d'appoint et s'allonge sur le canapé.*

## Scène 4

**M. LABATU, MME LABATU, CRISPIN.**

*Brusque lumière côté cour. Arrive, tout guillerette, Mme Labatu en robe de soirée.*

**Mme Labatu** : Eh bien, mon ami, vous dormez ? Ce n'est pourtant pas le travail qui vous accable...

*Elle se déshabille derrière le paravent et enfille une chemise de nuit.*

*Un temps.*

Enfin, ce concert a été délicieux ! Vraiment...

*Un temps.*

Je sais que tu n'aimes pas l'opéra, mais tu aurais pu venir avec moi.

*Un temps.*

J'ai aperçu ta banquière, Mme Barbara. Elle avait l'air radieuse. A mon avis, elle serait amoureuse que ça ne m'étonnerait pas... Pas de toi, non. Je ne vois pas qui pourrait être amoureux de toi. La prochaine fois que tu iras à ta banque, tu la regarderas et tu me diras ...

*Un temps.*

J'étais à côté de Tamara... Mme Bohème, si tu préfères... Oh ! je sais : tu ne l'aimes pas.

*Un temps.*

Elle était superbe ! Une tenue ! ! J'aimerais avoir autant de goût qu'elle. Elle avait une robe... comment dire... extravagante et un chapeau extraordinaire ! Il faut oser, mais ça lui allait très bien.

*Un temps. M. Labatu se dresse sur son séant et prend le pistolet dans le tiroir.*

Je lui ai dit que tu avais l'air un peu déprimé ces temps-ci (*elle rit*). Elle a ri, mais elle a ri ! !

*M. Labatu tire en l'air puis s'écroule théâtralement sur le canapé... Crispin entre brusquement à cour. Mme Labatu sort de derrière le paravent.*

**Mme Labatu** : (*à Crispin*) C'est rien, c'est rien... Laissez-nous...

*Crispin sort à cour.*

**Mme Labatu** : (*à son mari*) Encore ! Et encore raté, bien sûr ! (*elle le secoue*) Arrête de faire le mort. Je sais que tu n'es pas mort. La prochaine fois, tu devrais prendre un pistolet à eau, ce serait encore plus crédible... Allez, réveille-toi ! Tu me gâches mes nuits. Que tu rates ta vie, c'est une chose, mais qu'en plus tu rates ta mort, c'est un peu fatigant, à la fin...

*Elle sort à jardin.*

*Un long temps.*

**M. Labatu** : Sonia... Sonia...

**Mme Labatu** : Hmmm...

**M. Labatu** : Sonia, tu dors ?

**Mme Labatu** : Ben oui, je dors. Qu'est-ce que tu veux encore ?

**M. Labatu** : J'ai faim...

**Mme Labatu** : Pardon ?

**M. Labatu** : J'ai faim...

**Mme Labatu** : Tu as faim ! (*entrant à jardin*) Comme ça, en pleine nuit ? Monsieur a faim... On croit rêver !

Je reviens d'un concert. Bon. Il est tard, je me couche. Ce n'est pas parce que j'ai passé une bonne soirée que je ne suis pas fatiguée. Je suis éreintée. Tu peux comprendre ça, non ?...

Et voilà que monsieur a la fantaisie, à passé minuit, de me réclamer à manger...

À manger, en pleine nuit... Tu sais quelle heure il est ? Une heure ! Tu m'entends ? Une heure du matin ! Si tu veux manger, tu peux aller te servir dans le réfrigérateur. (*très cassante*) Puis-je, mon cher ami, dormir ? S'il vous plaît ? (*elle sort à jardin*)

*Elle disparaît à jardin.*

*Un temps.*

**M. Labatu** : Les émotions, ça creuse...

**Mme Labatu** : Mais va te chercher à manger !

**M. Labatu** : J'ai mal à la tête...

**Mme Labatu** : Ah la la la la la... (*entre à jardin et va en coulisse à cour tout en parlant*) Quelle misère d'avoir une fin de race pour mari... Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter pareil débris ? Tu veux ma mort ou quoi ? C'est pas une vie, ça... (*en coulisse à cour*) Est-ce que tu te rends compte de ce que tu me fais vivre ?

Tu veux du pâté ?

**M. Labatu** : Qu'est-ce que tu dis ?

**Mme Labatu** : Je te demande si tu veux du pâté...

**M. Labatu** : Oui...

**Mme Labatu** : (*un temps*) Ton pâté, tu le veux sur du pain blanc ou du pain de mie ?

**M. Labatu** : Qu'est-ce que tu dis ?

**Mme Labatu** : Je te demande si tu veux ton pâté sur du pain blanc ou du pain de

mie...

**M. Labatu** : (*un temps*) M'en fiche. Je n'en veux plus de ton pâté...

**Mme Labatu** : Qu'est-ce que tu dis ?

**M. Labatu** : Je dis que je m'en fiche, que je ne veux plus de ton pâté...

*Elle reparaît, une tartine de pâté à la main.*

**Mme Labatu** : Tu ne veux plus de ton pâté ? Tu ne veux plus de ton pâté ? Et peut-on savoir pourquoi, monsieur ?

**M. Labatu** : Tu le tartines mal... Tu mets trop de pâté...

**Mme Labatu** : Je le tartine mal ! (*geste menaçant*) Tu sais ce que je vais en faire de cette tartine ? Tu sais ce que je vais en faire ? Tu verras si elle est mal tartinée... (*elle mange la tartine avec gourmandise*) Ah ! je tartine mal ! Et me réveiller pour ça ! En pleine nuit ! Mais je rêve ! Dis-moi que je rêve. Frappe-moi, gifle-moi, que je sorte de ce cauchemar. Mon Dieu ! qu'il est épuisant ! Mais jusqu'à quand tout cela va-t-il durer ?

L'autre jour déjà, en pleine nuit, il me demande du café. Bon, je me lève; je lui apporte du café. "Ben non, j'en veux pas de ton café. Tu ne sais pas le faire : tu mets trop de café..." Je crois que je vais devenir folle...

Quand je raconte ça à Tamara – oh ! je sais, tu ne l'aimes pas - elle me dit : "Eh ben dis-donc, tu n'as pas une vie facile avec un individu pareil... Je ne voudrais pas être à ta place. Ma pauvre chérie..." Voilà ce que les gens pensent de toi... Tu es impossible, tu as un caractère épouvantable, voilà la vérité...

*Elle sort à jardin.*

*Un long temps.*

*M. Labatu se lève enfin sans faire aucun bruit, prend son pistolet et quitte furtivement la scène en sortant à cour.*

**NOIR**

## Scène 5

**MME LABATU, MME BOHÈME, MME DUPARLOIR, MME PÉREZ**

*Le lendemain matin. Mme Labatu se réveille avec une musique assez joyeuse. Elle entre à jardin. Elle s'étire puis constate que son mari n'est plus là... Elle arrête le réveil (fin de la musique). Elle prend son téléphone portable, compose un numéro.*

*(en italique et petits caractères les réponses supposées de Tamara. Elles ont pour seul but de permettre de mieux comprendre et mémoriser le texte de Mme Labatu. Elles ne sont en aucun cas à prononcer)*

**Mme Labatu** : Allo ? Tamara ? Je ne te dérange pas au moins ?... *(Non, non... mais qu'est-ce qui se passe ?)* Eh bien, il se passe que je viens de me réveiller. Non seulement j'ai très mal dormi, mais Alphonse n'est plus là... *(plus là ? Hier soir, quand tu es revenue du concert, il était là, non ?)* Oui, hier soir quand je suis rentrée, il dormait déjà... *(et tu ne l'as pas vu partir?)* Non, non... *(à peine rentrée chez moi j'ai entendu une détonation)* Comment ? *(hier soir j'ai entendu un coup de feu, ne me dis pas qu'il a tenté de se suicider !)*... Eh bien si... *(une fois de plus !)* Une fois de plus, comme tu dis... *(j'espère qu'il ne s'est pas blessé au moins)* Non, il s'est raté... *(une fois de plus !)* Une fois de plus, comme tu dis... C'est fatigant à la fin... je suis épuisée... *(il ne faut pas que tu restes toute seule, Sonia...)* Oui, oui, je sais... *(bon, ne t'en fais pas, j'arrive)* D'accord; tu es très gentille, Tamara. A tout de suite. Je t'embrasse.

*Elle s'habille derrière le paravent : tenue d'intérieur.*

*On entend sonner. Crispin entre.*

**Crispin** : Madame, il y a là votre voisine qui veut vous voir, Mme Pérez...

**Mme Labatu** : Oui, oui, fais entrer...

*Crispin sort.*

**Mme Pérez** : Sonia, tu es là ?... J'ai entendu un coup de feu hier soir. C'était ici ?

**Mme Labatu** : Ah ! c'est toi ? Bonjour Inès... Oui, c'était ici...

**Mme Pérez** : C'était Alphonse ?

**Mme Labatu** : Oui, bien sûr...

**Mme Pérez** : Décidément... C'est une bien fâcheuse habitude. Je ne me suis pas inquiétée outre mesure, évidemment, mais ça doit être pénible...

**Mme Labatu** : Oui... C'est invivable...

**Mme Pérez** : Qu'est-ce qui a bien pu, cette fois-ci... ?

**Mme Labatu** : Je ne sais pas... Je suis allée à un concert hier soir. Quand je suis rentrée, je lui ai dit que j'étais avec Tamara - il la déteste, tu le sais - et que j'avais passé une très bonne soirée.. Est-ce que c'est ça qui l'a contrarié ? Je ne vois pas pourquoi, mais, quoi qu'il en soit, il a à nouveau fait semblant de se suicider...

**Mme Pérez** : Eh bien... Ma pauvre Sonia...

**Mme Labatu** : Je viens d'appeler Tamara. Elle était chez une voisine. Elle m'a dit qu'elle arrivait.

*On entend sonner. Crispin entre.*

**Crispin** : Madame, il y a là Mme Bohème et une autre dame qui veulent vous voir...

**Mme Labatu** : Ah ! la voilà... Oui, oui, fais entrer...

*Crispin sort. Apparaissent à cour Mme Bohème (tenue excentrique), et Mme Duparloir.*

**Mme Bohème** : Bonjour Sonia... Ah ! bonjour Inès (*elles se font la bise*). Tiens, je suis venue avec ma voisine, Mme Duparloir... enfin Solène. Elle est psychiatre ou un truc comme ça... J'ai pensé que peut-être elle pourrait voir à nous aider.

Solène, je te présente Mme Labatu, enfin Sonia. Et Inès, sa voisine...

**Mme Duparloir / Mme Pérez / Mme Labatu** : Enchantée...

**Mme Pérez** : Il a recommencé, donc...

**Mme Bohème** : Et il s'est reraté encore...

**Mme Duparloir** : Reraté ? Comment ça ?

**Mme Bohème** : Une fois de plus, il a fait panpan, il est content ! Moi, si j'avais un pistolet, je me raterais pas...

**Mme Duparloir** : Il utilise toujours le même pistolet ?

**Mme Bohème** (*sous-entendu égrillard*) : Mais il est très tout bien son petit pistolet, hein Inès ?

**Mme Duparloir** : Il faudrait qu'il en change s'il veut y arriver...

**Mme Labatu** : Oh ! je vous en prie ! Ne dites pas une chose pareille; même si je sais bien que...

**Mme Duparloir** : La mort, la vie, quelle différence ? La vie n'est après tout qu'une maladie sexuellement transmissible et mortelle.

**Mme Bohème** : A mon avis, il a pas vraiment trop envie de mourir. Il fait ça, c'est juste que pour nous embêter; c'est tout.

**Mme Labatu** : C'est possible, Tamara... Mais c'est pénible à la fin...

**Mme Duparloir** : Et hier soir, qu'est-ce qu'il a fait ? Il allait bien ? Il ne vous a pas paru bizarre ?... Et je ne vous ai pas demandé : vous faites chambre à part ?

**Mme Labatu** : Non, non, on dort encore ensemble... Je n'en sais rien, je n'ai rien remarqué... Il a fait ses comptes, je crois; ça le met toujours de mauvaise humeur, mais de là... Je ne comprends pas.. Et je lui ai parlé de toi, Tamara. Admettons que je n'aurais pas dû... Mais tout de même...

**Mme Bohème** : Ah ! si tu lui as parlé de moi... Il m'aime pas ! Qu'est-ce que c'est que j'y peux ? Je pourrais me mettre toute nue qu'il resterait là comme une souche de tas

de bois.

**Mme Pérez** : Toi peut-être, oui... Il dort ?

**Mme Bohème** : Quand c'est que tu t'es levée, il dormait ?

**Mme Labatu** : Il n'est plus là... Quand je me suis levée, il n'était plus là... Que voulez-vous que je vous dise...

**Mme Pérez** : Comment ça il n'est plus là... Tu ne l'as pas vu partir ?

**Mme Labatu** : Non...

**Mme Bohème** : Il est peut-être tombé en bas... Mais depuis le temps, il aurait bien dû se relever en haut.

**Mme Pérez** : Sauf s'il est mort...

**Mme Labatu** : Mais non, vous voyez bien qu'il n'est pas là...

**Mme Pérez** (*apercevant le pantalon sur le paravent*) : Tiens, son pantalon. Il ne doit pas être bien loin...

**Mme Bohème** : Sauf s'il a voulu partir sans son pantalon pour faire croire qu'il n'irait pas loin comme quand on n'est guère pas beaucoup habillé...

**Mme Duparloir** : Un homme sans pantalon, c'est comme un prêtre sans soutane, un ado sans son portable, un pâté sans croûte... ça ne veut plus rien dire... Il était en pyjama ?

**Mme Labatu** : Oui, bien sûr qu'il était en pyjama... Le même pyjama depuis vingt-cinq ans d'ailleurs... J'espère qu'il n'est pas allé chez la voisine dans cette tenue...

**Mme Pérez** : Chez la voisine ? Morgane ? C'est vrai qu'elle est mignonne... mais...

**Mme Labatu** : Oh non ! Je t'en prie ! Il ne manquerait plus que ça...

**Mme Pérez** : Tu m'as mal comprise... Elle est sans doute mignonne, mais c'est encore une gamine. Tandis que moi...

**Mme Duparloir** (*lui coupant la parole*) : Le même pyjama depuis vingt-cinq ans. C'est intéressant.

**Mme Pérez** : Ce qu'il y a de rassurant, c'est qu'on meurt rarement sans son pantalon... Je veux dire : quand on n'est pas dans son lit... Mais cela ne nous dit pas où il est passé...

**Mme Bohème** : Il est peut-être parti tout nu... Tu ne l'as pas aperçu quand tu as venu ?

**Mme Pérez** : Si je l'avais croisé tout nu, je ne serais pas ici en train de l'attendre !

**Mme Labatu** : Inès, Je ne suis pas sûre que ce soit le moment de plaisanter. Il a disparu...

**Mme Bohème** : Il n'a pas disparu. On ignore simplement l'endroit où il se trouve s'il se trouve quelque part où il est. Ce n'est pas la même chose.

Le pape, vous ne savez où il est en ce moment le pape ? Non ? Eh bien ce n'est pas tant pour ça qu'il a disparu...

**Mme Labatu** : Oh écoute, Tamara, le pape, moi je m'en tape !

**Mme Pérez** : Tiens, le dernier pape, vous savez comment il est mort ? Entre un banquier et un assureur. Il est mort comme Jésus : entre deux voleurs !

**Mme Labatu** : Oh non ! Je t'en prie Inès... Voilà en tout cas une journée qui commence bien !...

**Mme Bohème** : Comme disait Lamartine :

"Un seul arbre vous manque et tout est dépeuplé"... C'est beau, non ?

**Mme Pérez** : C'est pas "un seul arbre..." C'est : "Un seul être vous manque..."

**Mme Labatu** : Mais j'y pense (*elle ouvre le tiroir de la table d'appoint*)... Oh ! mon dieu ! son pistolet n'est plus là...

**Mme Bohème** (*affolée*) : Ah ! la la... Ah ! la la... Qu'est-ce c'est qu'on va devenir s'il nous tue ? Oh mon dieu, pourvu qu'il se suicide avant de nous tuer !

**Mme Labatu** : Mais non, il se rate tout le temps... Enfin je l'espère...

## Scène 6

**MME LABATU, MME BOHÈME, MME PÉREZ, CRISPIN, MME DUPARLOIR, M. BILLARD**

**Crispin** (*entre à cour*) : Madame, il y a là un monsieur tout de noir vêtu avec un petit chapeau et une énorme valise qui demande à vous voir....

**Mme Labatu** (*énervée*) : Eh bien dites-lui que je ne veux voir personne...

**Crispin** : Mais il est déjà dans le hall d'entrée ; il m'a bousculé, c'est un vrai sauvage.

**M. Billard** (*entre à cour*) : Bonjour. M. Billard pour vous servir. Désolé de forcer un peu votre aimable demeure, mais j'ai pensé qu'il était de mon devoir d'intervenir rapidement...

**Mme Labatu** : (*sèchement*) Bonjour... Et vous entrez sans frapper ?

**M. Billard** : J'ai failli frapper votre valet mais je suis un homme civilisé...

**Mme Labatu** : C'est à quel sujet, monsieur Billard ?

**M. Billard** : Je viens d'apprendre pour votre mari...

**Mme Labatu** : Pardon ?

**M. Billard** : Le bruit court déjà au sujet de votre mari...

**Les trois femmes** : Déjà !

**M. Billard** : Eh oui... Le bruit court, donc j'accours... Partir, c'est mourir un peu, mais mourir, c'est partir beaucoup. Vous avez de la chance : la mort est notre métier, et je viens en effet vous offrir les services de notre société Confort et Réconfort dans la mort, spécialiste n°1 du marché funèbre depuis plus de 20 ans.

**Mme Labatu** : Mais je ne vous ai rien demandé!

**M. Billard** (*il ouvre sa valise et en sort des prospectus*) : Vous trouverez chez nous des cercueils en plastique, en bois, en carton, en métal, et même en cuir, un peu comme les cartables, mais dans ce cas il faut prévoir sa mort au moins trois mois à l'avance. En revanche, les cercueils en carton sont immédiatement disponibles et ils sont vraiment tendance, très écolos : ils se consomment intégralement, ne génèrent ni pollution ni odeur, juste un petit parfum de caramel dans le cas des diabétiques...

**Mme Labatu** (*elle ferme sa valise*) : Monsieur Billard, je vous en prie, n'insistez pas...

**M. Billard** (*il l'ouvre à nouveau*) : Flashy, pastel, fluo, toutes les couleurs sont possibles et ils sont entièrement personnalisables intérieur et extérieur. De plus, ils sont actuellement en promotion : deux achetés, un offert, et ils font un carton ! Une affaire à saisir, je vous assure !

**Mme Bohème** (*elle regarde dans la valise et en sort plusieurs petits cercueils et autres objets*) : Vous n'embauchez pas par hasard ? Je kiffe la mort à mort...

"Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !

Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Déguerpiissons !"

C'est du Baudelaire, ça vous cause ? C'est beau non ?

**Mme Pérez** : C'est pas "ô Mort, déguerpiissons"... C'est "ô Mort, appareillons", Pff !

**M. Billard** (*vexé*) : Nous sélectionnons nos employés sur leur mine patibulaire. Vous pourriez peut-être faire l'affaire, madame. Notre devise : Un vivant est un mort en sur-sis. Et notre engagement : satisfait ou ressuscité...

**Mme Pérez** : Ah oui ? Et quand le mort n'est pas mort, vous faites comment ?

**M. Billard** : Eh bien, je croque le mort, je lui mords le bout du pied et s'il crie aïe, c'est qu'il n'est pas mort. M. Labatu n'est pas mort ? Je peux le croquer?

**Mme Labatu** : Non, monsieur. Et puis d'abord il n'est pas là...

**M. Billard** : Mais j'ai tout mon temps... Je peux attendre...

**Mme Duparloir** : Je vous observe depuis votre arrivée et je constate que vous êtes un cas typique de ces individus qui mettent leur vie au service de la mort : ego bour-soufflé, autosatisfaction narcissique à tendance hypocondriaque et démence sénile précoce. Pour la psychiatrie ce sont des cas très intéressants.

**Mme Labatu** : Ah oui ? Je dirais plutôt : inquiétants...

**Mme Duparloir** : Mais surtout désespérés... Aucune guérison n'est possible.

**Mme Labatu** : Bon. Vous avez eu votre paquet, alors maintenant partez... (*elle*

*pousse du pied la valise)*

**M. Billard** : Oui, oui, mais les plus fous ne sont pas ceux que l'on croit.

**Mme Duparloir** : Qu'est-ce que vous insinuez ?

**M. Billard** : Mais rien du tout. Pensez ce que vous voulez !

**Mme Labatu** : Mais vous ne partirez pas à la fin ? Non ?... Crispin, faites sortir ce monsieur.

**Crispin** : Monsieur, il faut vous en aller puisqu'on vous le demande ; il n'y a pas...

**M. Billard** : Vous, taisez-vous. Je n'ai pas d'ordre à recevoir d'un valet.

**Mme Bohème** : Et si c'est qu'il est vivant, vous ne l'enterrez pas ?

**M. Billard** (*vexé*) : Non, Madame, nous n'assurons pas encore cette prestation. Mais pour vous on pourrait peut-être faire un effort...

**Mme Pérez** : Je vois, les croque-morts sont prêts à croquer aussi les vivants...

**Mme Labatu** : M. Billard, vous ne comprenez donc pas que nous n'avons pas besoin de vos services ? Veuillez partir...

**M. Billard** : Merci. Je ne veux pas abuser de votre temps et j'ai d'autres morts qui m'attendent. Je vous laisse ma carte... (*il remet précipitamment dans la valise tout ce qui en était sorti puis la referme ; il sort de sa veste des cartes en forme de cercueil qu'il tend à Mme Labatu et aux autres femmes.*). Vous avez mes coordonnées, et n'hésitez pas à m'appeler s'il y a du nouveau... Je suis là illico presto.

*Il s'en va. Crispin le suit. Ils sortent à cour.*

**Mme Pérez** : Ça risque pas... On croit que tout change, mais rien ne change.

**Mme Bohème** : C'est vrai : Alphonse n'a pas changé de son pyjama depuis vingt-cinq ans ! (*rire*)

**Mme Labatu** : Ecoute, Tamara, ça ne me fait pas rire. On ferait mieux de le chercher...

**Mme Bohème** : Ah ! si j'avais su hier soir, en allant au concert, que

"Demain dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,

Je partirai... Je sais bien que j'ai tout mon temps..."

C'est beau, hein, c'est du Victor Hugo.

**Mme Pérez** : C'est pas ! "Je sais bien que j'ai tout mon temps"... C'est n'importe quoi... C'est : "Vois-tu, je sais que tu m'attends."

**Mme Bohème** : Bon, mais je sais pas où c'est qu'il nous attend ton Alphonse. (*Elle se souvient tout à coup et prend peur*) Surtout qu'il a encore son pistolet de suicide...

**Mme Labatu** : Tu me fais peur, Tamara... Plus vite on le retrouvera, plus vite on sera rassuré. Je vais faire un tour dans toutes les pièces du rez-de-chaussée et de l'étage ; on ne sait jamais (*elle sort à jardin*).

## Scène 7

**MME BOHEME, MME PÉREZ, MME DUPARLOIR, MME LABATU**

**Mme Pérez** : Il avait pourtant l'air d'aller bien...

**Mme Duparloir** : Mais les gens qui ne vont pas bien ne le disent pas forcément.

**Mme Bohème** : "Les malades sont des bien portants qui s'ignorent", comme disait Knock. Ou le contraire, je ne sais plus... Tu te souviens ? Knock de Jules Romains. C'est beau, non ?

**Mme Pérez** (*air las*) : Mais oui... mais oui...

**Mme Duparloir** : Je crois que c'est plutôt le contraire : Les bien-portants sont des malades qui s'ignorent. Nous sommes tous des malades en puissance. Et des malades mentaux le plus souvent. Croyez-moi, je sais de quoi je parle... Nous sommes tous plus ou moins fous...

**Mme Pérez** : Il me racontait encore dernièrement que son travail lui pesait de plus en plus, que les millions ne rentraient pas assez vite et qu'il supportait de moins en moins sa femme et ses trois filles.

**Mme Bohème** : Ses trois filles ? Mais il y a un peu longtemps qu'on ne les a pas revues ! Elles viennent par ci par là pour lui demander de l'argent et c'est tout.

"L'enfer, c'est les apôtres !" Sartre... C'est Sartre qui a dit ça... C'est beau, non ?

**Mme Pérez** : C'est pas "les apôtres" ! C'est n'importe quoi ! C'est "les autres", "l'enfer, c'est les autres"

Et encore, Sartre il n'avait pas de fille... Mais Alphonse, je ne sais pas s'il était sincère ou s'il plaisantait... Deux heures, il m'a retenue dans son bureau l'autre jour ; j'ai tout entendu : les employés, les banquiers, sa femme, l'administration, ses feuilles d'impôts, les feuilles des arbres dans la cour, tout y est passé... Il m'a raconté toute sa vie... Tu me croiras si tu veux, mais sa mélancolie lui donnait beaucoup de charme !

**Mme Bohème** : Mais il avait l'air de quelqu'un qui a l'air d'aller bien...

**Mme Pérez** : Oui... En tout cas, moi, je ne raconte jamais ma vie. (*un assez long temps*) Mon mari m'a quittée juste après la naissance de ma fille il y a onze ans exactement ; je suis donc devenue extrêmement méfiante; je ne dis rien à personne... J'ai un amant ou deux de temps en temps, mais discrètement... Le dernier, un monsieur d'un certain âge, était très comme il faut. Quand j'y pense... hmm ! !... Marié, tant pis...

Mais personne ne sait rien sur moi. (*un temps*) À ceux qui me demandent je dis simplement que j'éleve toute seule ma fille parce que son père est parti et que, même à mon âge, je ne désespère pas de rencontrer le prince charmant... C'est tout.

**Mme Bohème** : Et pour revenir à M. Labatu, ce n'est pas parce qu'il avait l'air d'aller

pas bien qu'il allait bien. Et vice versa. Bien au contraire.

**Mme Pérez** : Il paraît qu'il n'avait que son pyjama sur lui.

**Mme Bohème** : Donc du coup il n'a pas pu aller bien loin... Et son pistolet...

**Mme Duparloir** (*sinistre*) : Et vous, vous avez déjà songé à mourir ? Ça doit être agréable, non ? Surtout entre un banquier et un assureur ! (*elle éclate de rire*)

*Mme Labatu revient à jardin.*

**Mme Labatu** : J'ai regardé partout, dans toutes les pièces du rez-de-chaussée et de l'étage. Rien. Pas de trace de qui que ce soit...

**Mme Duparloir** : Je suis désolée, mais je dois vous quitter. Je devrais déjà être à mon cabinet. Si vous avez besoin de quoi que ce soit...

*Elle s'en va (à cour).*

**Mme Labatu** : Je vous offre un verre ?

*Mme Bohème et Mme Pérez suivent Mme Labatu vers le guéridon pour boire un verre en bavardant.*

*Un temps.*

## **Scène 8**

**MME BOHÈME, MME PÉREZ, MME LABATU, M. LABATU**

*M. Labatu apparaît en pyjama côté cour avec son pistolet à la main. Il le cache rapidement dans son dos. Les trois femmes sont sur scène côté jardin en train de boire un verre. Il s'approche du bureau et fait du bruit en fermant le coffret.*

**Mme Labatu** : Mais Alphonse, où étais-tu ? Tu nous as fait une de ces frayeurs !

**Mme Bohème** : Vous devez être gelé, par le temps qu'il fait !

"Ah ! vous me faites peur et tout le monde s'en fiche !" <sup>1</sup>

comme dit Molière dans le Malade malgré lui... C'est beau, non ?

**Mme Pérez** : C'est sûrement pas ça, mais on s'en fiche. Nous avons été très en souci pour toi, tu sais, Alphonse... Mais le whisky de Sonia est très bon. Tu devrais le goûter...

**Mme Bohème** : Mais d'où c'que vous venez, M. Labatu. On vous a un peu cherché partout... Vous vous étiez caché ?

**Mme Labatu** : Alphonse, tu étais où ? Réponds à la fin...

---

<sup>1</sup> Citation exacte : "Ah ! vous me faites peur et tout mon sang se fige !"

**M. Labatu** : Eh bien, j'étais...

**Toutes** : Où ça ?

**M. Labatu** : Eh bien, j'étais... mais là, à côté...

**Toutes** : Où ça, à côté ?

**M. Labatu** : Eh bien, j'étais... chez la voisine...

**Toutes** : Chez la voisine !

**M. Labatu** : Oui, chez la voisine...

**Toutes** : En pyjama !

**M. Labatu** : Oui, en pyjama... C'est tout près...

**Mme Pérez**: Mais, Alphonse, en pyjama ! Tu te rends compte ! Si tu avais croisé quelqu'un !

**M. Labatu** : Mais on ne croise jamais personne à cette heure !

**Mme Labatu** : Et tu étais chez quelle voisine en pyjama ?

**M. Labatu** : Eh bien... chez Morgane ...

**Mme Labatu** et **Mme Pérez** : Chez Morgane !

**M. Labatu** (*excédé*) : Oui, chez Morgane, Morgane, Morgane ! Ecoutez ! Vous me fatiguez ! Toutes ! Je ne peux plus faire un pas sans avoir une armada à mes trousses. Vous savez ce que j'ai ? J'étouffe ! Alors, fichez-moi la paix ! Vous voulez ma mort, ou quoi ?

**Mme Labatu** : Mais Alphonse !

**M. Labatu** : Non ! ça suffit ! Vous êtes tuantes à la fin !

*Il prend son pantalon, traverse la pièce et sort, à jardin. Il claque la porte. Consternation générale.*

**Mme Pérez**: Elle est peut-être mignonne, Morgane, mais ça ne suffit pas... On a d'autres atouts à faire valoir !

**Mme Labatu** : Inès, je t'en prie !

**Mme Bohème** : Bon, eh bien, Sonia, puisqu'il est rentré, on va partir. Si tu as besoin de quelque chose que ce soit, n'hésite pas à nous rappeler...

**Mme Labatu** : Merci. Je crois que ça ira... Mais tout de même, je me fais du souci à cause de cette saleté de pistolet...

**Mme Pérez**: Mais non, mais non, Sonia... Son pistolet lui donne un petit supplément de virilité que je trouve très excitant !... Et si je le rencontre, j'en fais mon affaire de son pistolet...

## **Scène 9**

**MME BOHÈME, MME PÉREZ, MME LABATU, M. BILLARD, CRISPIN**

**Crispin** (*entre à cour*) : Madame, il y a là ce monsieur tout de noir vêtu avec un petit chapeau et une énorme valise qui demande à vous voir....

**Mme Labatu** : Vous ne lui avez pas dit que je ne voulais voir personne ?

**Crispin** : Bien sûr que si. Mais il est déjà dans le hall d'entrée ; il a failli me frapper ; jamais vu une brute pareille...

*M. Billard entre à cour.*

**M. Billard** (*à Crispin*) : Tu causes trop, imbécile...

Pardon de vous déranger à nouveau... M. Billard, pour votre service...

**Mme Pérez** : Encore Billard ! (*Mme Pérez et Mme Bohème éclatent de rire*)

**Mme Labatu** : Oh ! et cette valise !...

**M. Billard** : Ah ! la valise, exquise marchandise pour voyager à sa guise...

Eh oui, encore moi... Puisque M. Labatu n'est pas mort, mais simplement disparu, ma société Confort et Réconfort m'envoie vous dire qu'en cas de disparition nous avons des forfaits très intéressants.

**Mme Labatu** : Ne vous fatiguez pas, M. Cafard ; mon mari est revenu...

**M. Billard** : M. Labatu est revenu ? Ce n'est pas grave. Il peut disparaître à nouveau. Et par exemple (*il ouvre sa valise et en sort des prospectus*), avec un détective stagiaire et deux chiens policiers, il vous en coûtera seulement cent cinquante deux euros par jour... Dans ce cas, les chiens sont des bâtards. Mais pas le détective, naturellement. Si vous optez pour des chiens de race et un détective titulaire...

**Mme Labatu** : Vous êtes sourd ? (*elle ferme la valise*) Je vous ai dit : ne vous fatiguez pas, M. Braillard ; mon mari est revenu... Inutile d'insister .

Veillez partir... Crispin, faites sortir monsieur...

**Crispin** : Il faut sortir monsieur... Puisqu'on vous le demande...

**M. Billard** : Mais il peut disparaître à nouveau comme je vous l'ai dit. Alors (*il sort des prospectus de sa veste et les distribue*), j'ai justement ce qu'il vous faut en cas de disparitions répétées. Au lieu de détectives permanents, nous avons des détectives intermittents et des chiens loués sur missions et non sur contrats. Avec des tarifs évidemment adaptés à chaque situation.

**Mme Pérez** (*hurlant et lui jetant ses prospectus à la figure*) : C'est combien pour que vous disparaissiez, M. Cauchemar ?

**M. Billard** : C'est gratuit, c'est gratuit... Je m'en vais. Je vous ai déjà laissé ma carte, mais si vous avez...

**Mme Pérez** (*hurlant*) : Dehors !

*Il s'en va, suivi de Crispin, à cour.*

**Mme Bohème** : Bon, eh bien, Sonia, cette fois-ci on s'en va pour de bon... Si tu as besoin de n'importe quoi qu'il te faut...

*Mme Bohème et Mme Pérez s'en vont, à cour.*

*Mme Labatu s'effondre dans le canapé.*

## **Scène 10**

**MME LABATU, MME DUPARLOIR**

**Mme Duparloir** (*entre furtivement à cour*) : J'ai pensé qu'ils ne partiraient jamais... C'est que... je peux peut-être vous aider...

**Mme Labatu** : Mais... vous êtes revenue ?...

**Mme Duparloir** : A vrai dire, je n'étais pas vraiment partie. Mais Crispin ne m'a pas vue, et maintenant qu'ils sont tous partis, me revoilà.

**Mme Labatu** : C'est vraiment gentil. Mais je ne vois pas comment... Je n'ai pas l'habitude des psychiatres...

**Mme Duparloir** : Ne vous inquiétez pas, Sonia. Vous permettez que je vous appelle Sonia...

J'ai l'habitude du malheur des gens, de leurs misères, de leurs vices, de leurs perversions... Je suis en quelque sorte le confesseur des temps modernes... Et déjà dans confesseur, il y a...

**Mme Labatu** : Oui, oui, je sais... Mais que pouvez-vous me dire d'Alphonse, mon mari ? Il est déprimé, épuisé, mais il est normal...

**Mme Duparloir** : Ne dites pas ça... Il n'y a pas de gens normaux ; les gens normaux n'existent pas... Vous-même, par exemple, vous pensez que vous êtes normale, mais depuis que je vous observe...

**Mme Labatu** : Ah bon ? Et pourquoi ?

**Mme Duparloir** : Vous êtes un cas tout à fait intéressant, je vous assure. Un subtil mélange de paranoïa, de schizophrénie et de délire maniaco-dépressif ou quelque chose dans le genre... ça remonte à votre enfance, votre petite enfance sans doute, peut-être même avant...

**Mme Labatu** : Ah bon ? Et c'est grave ?

**Mme Duparloir** : Disons qu'on en vient à bout difficilement... Mais ce n'est rien à côté de votre mari... Je ne le connais pas, je ne l'ai pas vu, mais c'est un cas encore plus intéressant... Son pain d'épices, c'est à l'évidence une façon de mettre des épices dans sa vie, de lui donner du piquant, de l'excitant, de rendre sa vie moins quotidienne... Et vous dites qu'il est parti avec son pistolet ?

**Mme Labatu** : Oui... Ah ! j'ai peur, j'ai peur...

**Mme Duparloir** : Rassurez-vous... Le pistolet est une arme très intéressante d'un point de vue symbolique. C'est l'arme masculine par excellence, si vous voyez ce que je veux dire... Et il ne faut surtout pas contrarier votre Alphonse, car son pistolet est la manifestation très visible d'un désir très profond, d'un pénétrant désir... d'un désir d'infidélité...

**Mme Labatu** : Mais c'est affreux !... Alphonse... infidèle ?

**Mme Duparloir** : Mais c'est merveilleux, au contraire... L'infidélité, ce sont les épices du couple, c'est elle qui donne à un couple toute sa saveur. Sans infidélité, pas de couple qui tienne. Comment peut-on concevoir la fidélité sans concevoir son contraire ? Comment concevoir le froid sans le chaud, le haut sans le bas, la vie sans la mort, le plaisir sans la douleur... Vous-même, Sonia, en ce moment, avouez que vous éprouvez un certain plaisir à souffrir de l'absence d'Alphonse... L'angoisse vous ronge, mais vous aimez être angoissée...

**Mme Labatu** : Ah ! non, je vous assure, je n'y prends aucun plaisir...

**Mme Duparloir** : Et parce qu'il vous est sincèrement fidèle, votre Alphonse va vous être sincèrement infidèle...

**Mme Labatu** : Mais "sincèrement infidèle", ça ne veut rien dire... Vous êtes (*signe pour dire folle*)...

**Mme Duparloir** : Je sais ; on me l'a déjà dit... Mais je serais de vous, je me renseignerais sur cette... Morgane qu'il est allé voir en pyjama, en pleine nuit... et qu'elle a sans doute reçu en nuisette !... Peut-être même sans nuisette...

Et surtout pensez à l'infidélité. Pour vous-même, Sonia... Passez à l'infidélité, mettez des épices dans votre vie...

**Mme Labatu** : Vous êtes complètement folle !... J'ai autre chose à faire qu'écouter vos élucubrations !...

*Elle s'en va côté cour en haussant les épaules.*

**Mme Duparloir** (*très souriante, une fois que Mme Labatu est partie*) : Vous donnerez le bonjour à Morgane de ma part !

*Elle va s'installer derrière le bureau, comme si elle était chez elle.*

## **Scène 11**

**M. LABATU, MME DUPARLOIR**

**M. Labatu** (*entre à jardin; très surpris, le pistolet à la main, qu'il cache aussitôt*) : Mais... que faites-vous là ? Et qui êtes-vous ? Comment êtes-vous entrée ?...

**Mme Duparloir** (*lui indiquant le canapé*) : M. Labatu, prenez place, je vous prie... Je vous attendais. Mme Duparloir, psychiatre, pour vous servir... Asseyez-vous... (*Il s'assied comme hypnotisé sur le divan.*)

Votre femme m'a mise au courant de vos *tentatives*... Et je suis venue vous apporter mes services...

Vous avez sans doute beaucoup de choses à me dire.

**M. Labatu** : Euh oui... Je ne sais pas si...

**Mme Duparloir** : Allongez-vous... Vous serez mieux... Allongez-vous... N'ayez pas peur (*il s'allonge*). J'ai dit vos "tentatives"... "Tentations" serait peut-être plus juste... De la tentation à la tentative, il n'y a souvent qu'un pas. Le pas tant attendu, pas tant attendu d'ailleurs que désiré, souhaité... Et tentative ou tentation, pour revenir à nos deux moutons, c'est l'idée de tenter quelqu'un ou de tenter quelque chose. Dire par exemple : "Ma tante me tente sous sa tente" ou "Aller sous la tente de ma tante me tente", c'est à peu près la même chose, n'est-ce pas ? Dans les deux cas, on est dans l'attente de quelque chose. Ou la tente de quelqu'un. Enfin, peu importe. Vous me suivez ?

**M. Labatu** : Euh oui... Je... je voulais...

**Mme Duparloir** : Et je me disais – parce que je me dis beaucoup de choses à moi-même... il faut se parler à soi-même quand les autres ne sont pas disponibles... Et vous savez, M. Labatu, aujourd'hui, les gens n'ont plus le temps de se parler, ils n'ont plus le temps de s'écouter. Personne n'écoute plus personne...

**M. Labatu** (*l'encourageant*) : Oui , oui, je vous écoute...

**Mme Duparloir** : C'est pour cette raison qu'il y a des psychanalystes, des psychiatres, des psys de toute sorte. Vous voyez, je suis là pour ça, M. Labatu. Je vais vous écouter, seulement vous écouter. Je ne vous toucherai pas, rassurez-vous... Et le seul fait de dire les choses, de les faire sortir, de les ex-primer, au sens étymologique du terme... vous avez fait du latin, n'est-ce pas M. Labatu ?

**M. Labatu** : Oh ! très peu...

**Mme Duparloir** : Bon bon, peu importe... Ex-primer, c'est un mot qui vient du latin : *ex*, hors de, et *primere* : presser, comme on dit "presser un fromage" ou "le temps presse," ou "la maison de la Presse..." Ça veut dire : faire sortir... Bon, peu importe...

Mais quand même. Il y a toutes les choses qui rentrent en nous et qui s'im-priment en nous – et Freud a parlé à ce sujet précisément de la primauté du sein : "*le sein prime*", vous comprenez ?, de l'importance donc de la mère, la mère nourricière, celle qui allaite avec son sein et qui s'im-prime dans nos premiers souvenirs et toutes les choses qui sortent de nous et qui s'ex-priment – cette fois-ci, c'est la primauté du sexe : "*le*

sexe *prime*", Freud là encore l'a bien vu. Et ce sont celles qui s'im-priment qui priment sur celles qui s'ex-priment, ou l'inverse, vous comprenez ? Bon, peu importe... Nos im-pressions viennent de là.

Et pour les ex-primer, nous utilisons naturellement des ex-pressions... On dit : boutons-pressions, variations de pressions, pressions amicales, pressons pressons... que sais-je encore ?...

**M. Labatu** : Hm, hm.

**Mme Duparloir** : Sinon, on court le risque de la dé-pression. Ou de la ré-pression ce qui revient au même. La dépression n'est après tout qu'une répression exercée contre soi et qui fait que l'individu comprime ce qui devrait s'exprimer. C'est pourquoi les gens viennent nous voir, nous les psychiatres, les médecins de l'âme, d'après l'étymologie. Ça vient du grec. Vous avez fait du grec ? (*M. Labatu fait signe que non*) Bon, peu importe ... Parce qu'ici, c'est un lieu où les gens peuvent enfin s'exprimer, dire les choses. Osent parler...

**M. Labatu** : Hm, hm.

**Mme Duparloir** : Donc, je vous écoute, M. Labatu... (*voix caressante*) Parlez... Parlez... C'est important de parler... Allez-y.

**M. Labatu** : Hm hm...

*(long silence)*

**Mme Duparloir** : Vous voyez, je vous écoute. Et si vous ne me dites rien, c'est que vous n'avez pas envie de parler. Je pense que ça remonte très loin, à votre enfance, votre petite enfance sans doute. Peut-être même avant. Bon, peu importe... Vous aviez envie de dire des choses et vous n'osiez pas, vous ne pouviez pas, vous ne saviez pas. Je me suis trouvée dans ce cas-là précisément. Et encore aujourd'hui, comment vous dire ? .... (*voix tremblante*) J'ai peur de parler. Surtout à des inconnus...

**M. Labatu** : Hm hm...

*(long silence)*

**M. Labatu** : (*un peu plus fort pour l'encourager à parler*) Hm hm...

**Mme Duparloir** (*de plus en plus émue*) : Je ne suis pas devenue psychiatre par hasard, vous savez. Je crois que ça remonte à mon enfance, ma petite enfance sans doute. Peut-être même avant. J'ai eu un père sévère. Et une mère... comment vous dire, une mère... Ces choses-là sont difficiles à avouer. Je me souviens (*elle se met à pleurer*) qu'un jour elle m'avait privé de confiture. Je ne sais plus pourquoi, mais j'en ai gardé un terrible sentiment d'injustice.

Et je pense que c'est pour ça que suis devenue psychiatre, pour de la confiture... (*elle sanglote*)

*Un temps ; elle se resaisit peu à peu.*

Voilà que je vous fais des confidences, M. Labatu...

*Un temps. Elle esquisse à nouveau un geste comme si elle voulait lui caresser la tête.*

Vous savez que ça me fait du bien de vous parler. Je crois que personne ne m'a jamais écoutée comme vous. Je me sens un peu mieux maintenant. C'est étrange...

*Un temps. Très hésitante... Elle tente de lui caresser les cheveux.*

Vous êtes quelqu'un de bien, vous, j'en suis sûre...

**M. Labatu** : Euh non non, je ne crois pas...

**Mme Duparloir** : Mais vous êtes riche, et c'est ce qui compte aujourd'hui.

Et... vous êtes libre... ce soir ?

**M. Labatu** (*il se lève*) : Euh... non, non... D'ailleurs il faut que je m'en aille : ma femme n'est plus dans la maison...

**Mme Duparloir** : Votre femme, dites-vous ?

**M. Labatu** : Et mes trois filles... Si vous saviez...

**Mme Duparloir** : (*se ravisant*) Vous n'avez pas de garçon ?

**M. Labatu** : Non. Je ne sais pas ce que j'en aurais fait... Voilà... Eh bien, au revoir Mme Duparloir... (*il lui montre la porte côté cour*)

**Mme Duparloir** : Euh... oui, au revoir. Je suis très contente d'avoir... Je m'appelle Solène ; Solène Marie-Cécile Duparloir. Mais généralement on m'appelle Solène tout court.

**M. Labatu** (*sèchement*) : Oui, très bien...

**Mme Duparloir** : Et vous... votre prénom, c'est ... ?

**M. Labatu** : Alphonse, Alphonse Labatu. Alphonse, comme Lamartine. C'est une idée de ma mère, qui était folle de Lamartine.

**Mme Duparloir** : Oui, je vois, une mère castratrice... Comme la mienne...

**M. Labatu** : Euh non, je ne crois pas... Je n'ai pas... Allez, au revoir, Mme Duparloir.

**Mme Duparloir** : Au revoir... Alphonse !

*Elle s'en va à cour.*

## **Scène 12**

**M. LABATU, MME LABATU, MME BOHÈME, MME PÉREZ, CRISPIN**

*M. Labatu se sert un verre au guéridon.*

*Crispin arrive à cour.*

**Crispin** : Monsieur, il y a deux dames qui veulent vous voir... Elles sont déjà venues ce matin...

**M. Labatu** : Dis-leur que je ne veux voir personne. Je suis fatigué.

**Crispin** : C'est ce que je leur ai dit. Mais elles m'ont ri au nez... Et elles sont déjà dans le hall d'entrée...

**M. Labatu** : Que tous ces gens sont pénibles ! Mais que me veulent-ils à la fin ?...  
C'est bon, fais entrer...

*Arrivent Mme Bohème et Mme Pérez à cour. Crispin disparaît à cour.*

**Mme Pérez** : On vient aux nouvelles...

**Mme Bohème** Vous nous avez vraiment fait peur...

**M. Labatu** : Qu'est-ce qu'il se passe ? Tout va bien, fichez-moi la paix...

**Mme Bohème** : Depuis que vous avez disparu, vous n'avez pas réapparu. On était assez beaucoup déçues...

**Mme Pérez** : On était très inquiètes...

*Arrive Mme Labatu à cour.*

**Mme Labatu** : Alphonse... Où étais-tu de nouveau passé ?

**M. Labatu** : Mais zut à la fin... Je suis éreinté. Je vais aller me coucher...

**Mme Labatu** : C'est ça, va dormir... J'ai passé une nuit épouvantable... On ne sait pas où tu es, ni ce que tu fais... Tout le monde se fait du souci. Et toi, tu veux dormir... Eh bien, dors !

Moi, j'ai la tête qui me tourne. Je vais prendre l'air. Dors bien...

**Mme Labatu**: Venez Inès et Tamara...

*Les trois femmes s'en vont, à cour.*

**M. Labatu** : C'est ça, c'est ça, disparaissent... Une femme, c'est déjà beaucoup, mais trois, c'est insupportable...

*Il se ressert un verre et s'affale sur le canapé. Il joue avec son pistolet.*

Quand est-ce que tout cela finira ? Je suis fatigué...

J'avais pourtant encore quelques idées, je pouvais conquérir de nouveaux territoires, de nouveaux marchés, devenir l'Attila du pain d'épices : rien n'aurait pu me résister...

*Un temps.*

Mais je ne sais plus où j'en suis...

*Arrive Mme Bohème. M. Labatu cache aussitôt son pistolet.*

**Mme Bohème** : Ah ! Monsieur Labatu... Je sais vous ne m'aimez pas...

**M. Labatu** : Mais... mais... qu'est-ce que vous faites là ? Vous n'êtes pas partie avec ma femme ? On entre ici comme dans un moulin... C'est incroyable.

**Mme Bohème** : J'ai profité que Crispin avait tourné le dos pour m'immiscéer dans votre maison.

**M. Labatu** : Eh bien, cesser de vous immiscéer, Mme Bohème. Que me voulez-vous ?

**Mme Bohème** : Mais simplement bavarder un tantinet soit peu avec vous, M. Labatu. Je vois bien comment que vous n'allez pas bien. Et vous savez, "A raconter ses maux, souvent on les mélange"<sup>2</sup>... C'est du Corneille, Pierre Corneille, c'est beau, non...

**M. Labatu** : Vous êtes sûre qu'il a dit ça ? Vous savez que vous me fatiguez avec vos citations idiotes. Parce qu'en plus votre Corneille, votre Victor Hugo et tous les autres là, qu'est-ce qu'ils ont inventé pour le bien des gens ? Ce ne sont que des paroles en l'air, des discours sans intérêt, des platitudes pour enfants. Moi, j'ai inventé le pain d'épices Vercel, j'ai donné du plaisir à des milliers de personnes, et ça, c'est du concret, madame Bohème... On devrait élever des statues à ceux qui ont inventé... je ne sais pas, moi.. la roue, le feu, le couteau, le pain, le vin, le sucre, la farine...

**Mme Bohème** : Et le pain d'épice. Mais monsieur Labatu... Il n'y a pas que seulement la nourriture corporelle qui nous nourrit corporellement, il y a aussi en outre la nourriture spirituelle qui nous nourrit notre esprit, qui nous élève notre cœur...

**M. Labatu** : Oui, oui, mais votre nourriture qui vous élève le cœur, moi elle me soulève le cœur, voilà ! Et quand vous dites *il y a aussi en outre la nourriture spirituelle qui nous nourrit notre esprit*... vous devriez apprendre à parler correctement, madame Bohème. Sans parler du reste...

**Mme Bohème** : Mais je parle comment je veux... Et "Quand on se fait entendre, c'est qu'on parle assez fort"<sup>3</sup>, voilà. C'est Molière qui vous le dit...

**M. Labatu** : Vous devez confondre avec quelqu'un d'autre, mais si vous dites que c'est Molière, alors... Que répondre à ça ? Et sur le pain d'épice, qu'est-ce qu'il dit, Molière ? Et les autres, qu'est-ce qu'ils disent sur le pain d'épice ? Vous n'avez pas une seule petite citation sur le pain d'épice, pas un seul petit mot ? Personne n'a jamais rien écrit sur le pain d'épice ? A croire qu'ils sont complètement coupés du monde tous ces gens-là qui dissertent sur les nuages sans jamais rien écrire sur la vraie vie, la vie réelle... Voulez-vous que je vous dise ? Tous vos écrivains, les anciens comme les nouveaux, les nouveaux comme les anciens, tous, rien que des phraseurs, des barbouilleurs de papier, des pisse-copies, des scribouillards, des gratte-papiers, des écrivassiers, des remplisseurs de pages, des faiseurs de romans, des conteurs de ca- lembredaines... Ils ne sont jamais aussi contents que quand ils ont aligné trois mots qui ne signifient rien et qu'ils trouvent des gens assez stupides pour les applaudir.

---

<sup>2</sup> Citation exacte : "A raconter ses maux, souvent on les soulage."

<sup>3</sup> Citation exacte : "Quand on se fait entendre, on parle toujours bien."

Vous excuserez ma franchise, mais n'importe quel pilier de cabaret est capable de vous pondre une phrase qui soit bien tournée et qui ait du bon sens, sans qu'on soit obligé de se tordre les méninges pour deviner ce qu'il a bien pu vouloir dire. Vous voyez : "A boire, tavernier, j'ai soif ! – J'arrive." Ça suffit, pas besoin d'en dire plus. Tout le reste, c'est de la littérature, vous entendez. Vous-même, madame Bohème, quand vous allez au cabaret, oh ! je sais vous ne devez pas y aller souvent, bon, mais quand vous allez au restaurant, vous n'y allez pas pour réciter vos fadaises, mais bien pour réjouir votre gosier, vous donner du plaisir au ventre. Pas besoin de phrase pour ça. Un petit verre de bon vin rouge et une belle tranche de pain d'épice Vercel, vous devriez essayer, c'est délicieux.

**Mme Bohème** : Vous ne seriez pas en train de dépressionner, par hasard, monsieur Labatu... Vous m'avez l'air bien...

**M. Labatu** : Morose, oui, vous me l'avez déjà dit. Oui, je suis morose, et alors, c'est interdit ? Je suis surtout fatigué, fatigué de vous entendre, d'entendre vos inepties, vos sottises et vos niaiseries. Laissez-moi tranquille. Je tombe de sommeil. Allez-vous en...

**Mme Bohème** : Mais...

**M. Labatu** : Fichez-moi le camp, vous entendez !

*Elle s'en va à cour.*

*Il se laisse tomber sur le canapé et joue avec son pistolet.*

Bon sang ! qu'elle est assommante ! Qu'est-ce que j'ai bien pu faire au Bon Dieu pour mériter ça ?... Je crois que je vais me retirer sur une île déserte. Ou dans un monastère. C'est ça, dans un monastère... Adieu ma femme, mes filles, le pain d'épices, adieu la comptabilité, les impôts, les taxes... Adieu les ennuis, les tourments, adieu monde ingrat... *Il pointe son pistolet à cour* : Et par-dessus tout, adieu, madame Bohème !

*Il s'en va à jardin.*

### **Scène 13**

**CRISPIN, M. BILLARD, M. LABATU**

**Crispin** (*depuis la coulisse*) : Madame, il y a là ce monsieur tout de noir vêtu avec un petit

chapeau et une énorme valise qui demande à vous voir.... (*frappé par M. Billard*) Aïe !  
(*entre à cour*) Ah zut ! il n'y a plus personne...

*M. Billard entre à cour.*

**M. Billard :** Tu causes trop, imbécile, espèce d'âne...

Pardon de vous déranger à nouveau... C'est encore moi... Mais il n'y a personne ?

**Crispin :** Non, monsieur. Madame est sortie et monsieur dort. Veuillez partir.

**M. Billard :** Je partirai si je veux et ce n'est pas un simple valet qui va me dire ce que je dois faire...

**Crispin :** Vous savez ce qu'il vous dit le simple valet ? Monsieur se croit sans doute sorti de la cuisse de Jupiter, monsieur veut jouer le personnage d'importance !! (*au public*) Voilà comment "certains gens faisant les empressés s'introduisent dans les affaires [des autres], ils font partout les nécessaires et, partout importuns, ils devraient être chassés"<sup>4</sup>. (*à M. Billard*) Et savez-vous bien, mon petit monsieur, que votre métier vous rend moins indispensable que moi.

**M. Billard :** Mais... mais... mais...

**Crispin :** Mê mê mê... Cessez donc de bêler comme une chèvre ou je vais vous chercher du foin...

**M. Billard :** Mais qu'est-ce qu'il vous prend ?

**Crispin :** Il me prend que vous me fatiguez avec vos allées et venues dans cette maison et qu'il faut que je décharge enfin ma bile. Pendant des siècles on s'est passé de vos services, mais comme tout s'achète et tout se vend, vous avez décidé de faire commerce de la mort et vous avez réussi à vous rendre indispensables. Joli commerce ! Vous êtes vraiment très forts ! Jadis, quand quelqu'un mourait, on l'enfermait dans un drap, un linceul si vous préférez - une sorte de drap en lin où on se sent bien seul... - on lui faisait une belle cérémonie, tout le monde pleurait, tout le monde chantait, et, quand tout le monde avait bien pleuré et bien chanté, on creusait un trou à la sortie du village, et hop ! à la une, à la deux, à la trois, au fond du trou ! Quelques pelletées de terre et l'affaire était réglée. On allait boire ensuite à la santé du mort pour mieux l'oublier et la vie reprenait son cours. Mais voilà, c'était trop simple. Et surtout c'était gratuit. Vous avez inventé toutes sortes de complications, il vous a fallu des cercueils en bois précieux avec des linceuls en satin ou en soie, des coussins bien confortables et d'affreuses dorures, sans doute pour que le mort se sente à l'aise comme chez lui, des corbillards tout noirs tirés par quatre chevaux de la même couleur, cinq ou six croque-morts au visage lugubre, silencieux comme des voleurs, tout un cirque sinistre mais surtout très lucratif. Et si les cercueils sont en bois imputrescible et les poignées inoxydables, c'est parce qu'on ne sait jamais : s'il prenait fantaisie au mort de ressusciter, il ne faudrait pas que le bois soit vermoulu et les poignées rouillées, ça ferait désordre. Et surtout ça vous rapporte gros. A la naissance tout est

---

<sup>4</sup> La Fontaine, Le Coche et la mouche.

gratuit et les cadeaux pleuvent, mais dès qu'un mort s'annonce, vous rappliquez illico presto parce que vous reniflez la bonne affaire... "Le bruit court, donc j'accours !"

**M. Billard** : Mais... mais... mais je ne vous permets pas...

**Crispin** : Ça tombe bien, je ne vous demande pas votre permission. Je ne suis qu'un simple valet, mais sans les simples valets les individus de votre espèce ne seraient pas grand-chose. C'est un simple valet qui assemble vos cercueils, un autre qui coud vos linceuls et vos coussins, un autre qui balaie votre bureau, qui vide votre corbeille à papier et toutes vos saletés. Cela ne nous rend pas plus fiers, mais nous n'avons rien à vous envier. Nous ne vous devons rien, vous nous devez tout.

Et maintenant, sortez. Je m'appelle Crispin, et je commence à être crispé !

*Arrive M. Labatu (à jardin)*

**Crispin** : Voilà ce monsieur qui est entré malgré moi et qui refuse de sortir.

**M. Labatu** : J'aimerais pouvoir dormir tranquille. Vous êtes qui, vous ? Et qu'est-ce que vous faites avec cette énorme valise ?

**M. Billard** : Ah ! la valise, exquise marchandise pour voyager à sa guise...

Je me présente : M. Billard. J'ai appris vos tentatives de suicide. Partir, c'est mourir un peu, et mourir, c'est partir beaucoup. Vous avez de la chance : la mort est notre métier, et je viens en effet vous offrir les services de notre société Confort et Réconfort dans la mort, spécialiste n°1 du marché funèbre depuis plus de 20 ans.

**M. Labatu** : Qu'est-ce que vous me racontez là ?

**M. Billard** : Mais vous voulez mourir, oui ou non ?

**M. Labatu** : C'est-à-dire que...

**M. Billard** : Monsieur Labatu. Je vais être direct avec vous. Vous êtes l'empereur du pain d'épices, vous êtes très riche et vous m'intéressez plus vivant que mort.

**M. Labatu** : Ah oui... Vous êtes un drôle de croque-mort...

**M. Billard** (*il ouvre sa valise et en sort un contrat*) : Si vous me signez une assurance-décès et que vous mourez dans vingt ans, j'y gagne plus que si mourez tout de suite...

**M. Labatu** (*il regarde la contrat*) : Vingt ans, c'est long... Surtout avec ma femme, mes filles, les voisines, Mme Bohème...

**M. Billard** : On peut arranger ça... On leur fait croire que vous êtes ruiné, et vous verrez si elles vous aiment plus que vos millions...

**M. Labatu** : Ruiné ? Mais comment ça, ruiné ? Je n'ai pas envie d'être ruiné... On ne peut pas être ruiné quand on fait du pain d'épices !

**M. Billard** : Mais moi non plus... Vos millions m'intéressent, M. Labatu ! Alors laissez-moi faire... Vous vous recouchez et vous faites le mort. Dans votre main vous tenez une enveloppe. A l'intérieur, ce seul mot : Je suis ruiné...

**M. Labatu** : Et ensuite ?

**M. Billard** : Votre femme arrive. Elle ouvre l'enveloppe. Si elle pleure, c'est qu'elle vous aime ; et vous aurez plaisir à vivre ; elle sera gentille, attentionnée, dévouée.... Si elle rit, c'est qu'elle se réjouit de votre mort et il ne vous reste plus qu'à vous suicider pour de bon.

**Crispin** : Monsieur, non, vous ne feriez pas ça ! Je perdrais mon emploi et... S'il vous plaît, non...

**M. Labatu** : Au point où j'en suis...

**M. Billard** : Eh bien, voilà, allons-y... Je reviendrai plus tard pour récupérer le contrat... Lisez le tranquillement.

*M. Labatu sort à jardin, le contrat dans la main.*

*M. Billard fait une fausse sortie à cour.*

## **Scène 14**

**MME LABATU, M. BILLARD, CRISPIN**

*Mme Labatu entre à cour, poussant devant elle M. Billard.*

**Mme Labatu** : Alors comme ça, on profite de mon absence pour s'introduire chez moi... C'est la voisine, Morgane, qui vous a vu entrer et qui m'a prévenue... Qu'est-ce que vous manigancez encore ?

**Crispin** : Ce monsieur a proposé à votre mari de faire le mort comme s'il était ruiné pour voir si vous l'aimez plus que ses millions...

**Mme Labatu** : Mais qu'est-ce que vous me racontez, Crispin ?

**M. Billard** : Vous n'allez pas croire un valet !

Pour obtenir la suite, contactez l'auteur : [jm.tournier@gmail.com](mailto:jm.tournier@gmail.com)